
La lettre

de l'Institut François Mitterrand

Publication trimestrielle

N° 14. Décembre 2005

François Mitterrand, les livres, les écrivains

Par Hubert Védrine

François Mitterrand : l'homme politique par excellence. Et pourtant, pour paraphraser Julien Gracq, il paraît avoir passé sa vie « *en lisant* » (toutes ces photos de lui lisant, en avion, dans une chaise longue à Latche, un livre à la main sur sa photo officielle), et « *en écrivant* » (son stylo Waterman, la feuille raturée d'encre bleue dans le halo de la lampe, les grands discours, près de vingt ouvrages, une correspondance privée considérable).

François Mitterrand, l'homme multiple.

La passion de la lecture l'a saisi enfant et ne l'a plus lâché. Lectures de son milieu, et de son temps, puis découvertes libres au gré de la vie, relectures, goût des reliures, des livres anciens, des éditions originales, des librairies. Dans divers entretiens, il retrace avec plaisir et en détail pour ses interlocuteurs la généalogie de ses goûts littéraires, très tranchés. Au cœur des crises comme en voyage officiel, il garde à portée de main, dans sa mallette, un livre ancien, le plus souvent du XIX^e siècle, qu'il lit ou relit, et dans lequel il s'absorbe.

Sa curiosité insatiable le mène des livres aux écrivains, et des gens qu'il rencontre à leurs livres.

La rencontre avec les grands écrivains prolonge cette passion. Et d'abord celle avec François Mauriac quand, jeune homme, il vient de « monter » à Paris depuis Angoulême, suivie de tant d'autres... Visites qui ne cesseront jamais, comme à leurs proches, leurs veuves, leurs tombes, leurs maisons.

De nombreux écrivains, il fera des amis (Marguerite Duras, Françoise Sagan, Paul Guimard, Benoîte Groult entre autres), des collaborateurs (Paul Guimard encore, Régis Debray, Erik Orsenna), les décorera, les invitera dans des grandes circonstances (Garcia Marquez, Styron, Yachar Kemal, pour son entrée en fonction), débattrait avec eux (Marguerite Duras, Elie Wiesel, Jean Guitton),

projettera d'aller avec Yachar Kemal chez lui. Ce qu'il cherche auprès d'eux ? Sans doute la même chose qu'auprès de frère Roger, de Taizé : « Il me fait du bien. » Il marque de l'intérêt pour tous ceux qui, même non-écrivains, écrivent. Il est rare que sa conversation n'évoque pas un livre, un auteur, un éditeur, les nouvelles ou les jeux du monde littéraire. Les écrivains, les éditeurs le savent.

Écrivain lui-même ? Il en a peut-être la tentation entre vingt et trente ans. Mais l'attrait de la politique et de l'Histoire est le plus fort, ses dons dans ces domaines trop éclatants, et il est conscient qu'il ne sera pas Chateaubriand. Mais il a le sens de la phrase, du style travaillé (parfois il pense : trop), du mot juste, de la concision. Il fait la chasse aux adverbes, rejette la fausse monnaie de la langue (du genre : « relever les défis de l'an 2000 »), a horreur des anglicismes ainsi que des jargons quels qu'ils soient, technocratique ou médiatique, soit l'infra-langage actuel. Il aime la langue française, rêve de francophonie (il en a créé les sommets et un Haut Conseil où se côtoient de grands écrivains).

Sa vie durant, François Mitterrand n'a cessé d'agir, certes, mais aussi de lire – des milliards de mots – de chercher, d'écouter, de méditer, de dialoguer avec les écrivains vivants comme avec un peuple d'ombres, les écrivains du passé. Nous avons essayé dans ce numéro d'en témoigner.

Au risque d'une certaine nostalgie, ou inquiétude. Parlant avec Marguerite Duras, en 1985, François Mitterrand se dit frappé de la perte brusque par les Égyptiens de l'ère romaine, après des millénaires de transmission ininterrompue, de la signification des hiéroglyphes. Après quelques siècles, le monde du livre et de l'écriture n'est-il pas en train de disparaître à son tour sous nos yeux, sous les coups de l'écran chronophage, de la communication vide et du multimédia ? Espérons que cet hommage à François Mitterrand, amoureux des livres et des mots, ami des écrivains, n'en est pas un à un monde condamné. Faisons en sorte que cela ne le soit pas. ■

Littérature, la deuxième tentation de François Mitterrand

Dès sa première jeunesse, puis lorsqu'il était étudiant et jusqu'au terme de sa vie, François Mitterrand n'a jamais cessé de se passionner pour la littérature et pour ceux qui s'y consacraient. Il lit énormément, de tous les genres, il ne cesse jamais d'écrire et de publier, à son rythme. Il fréquente les écrivains de son temps qui l'ont touché et qui, souvent, deviendront des amis. Homme politique, il utilise le livre pour faire connaître ses idées. D'abord sur un sujet qui va bientôt devenir brûlant avec « Aux frontières de l'Union française », en 1953. Mais le premier de ses ouvrages à avoir connu une réelle notoriété est son pamphlet « Le Coup d'État permanent » publié en 1964. Beaucoup plus tard, il proposera deux ouvrages à un public qui n'a cessé de s'élargir : « La Paille et le grain », en 1975, puis « L'Abeille et l'architecte », en 1978. Au total, il nous a laissé près de vingt livres.

Le rendez-vous de l'esprit et du cœur

Évoquant sa jeunesse dans un long entretien avec Elie Wiesel¹, à la question : « Aviez-vous l'ambition d'être un grand écrivain ? », François Mitterrand répond : « Si j'avais eu une ambition, elle aurait été celle-là. Mais je me voyais plutôt dans la peau d'un tribun de la Convention : j'écrivais les discours à leur place. » Cette confession résume le balancement qui a ensuite rythmé une partie de sa vie publique : tribun, il l'a été, avec brio, sans jamais renoncer à la tentation de l'œuvre écrite.

La jeunesse, vécue pour l'essentiel à la campagne, s'est déroulée « dans un autre siècle », selon son propre aveu. Les bruits du monde et les sursauts de l'actualité ne lui parvenaient que d'une façon assourdie et n'étaient commentés autour de lui qu'avec une grande retenue. Dans cette ambiance, les livres d'une bibliothèque familiale relativement bien garnie étaient ses principales fenêtres sur l'extérieur. Il y découvrait surtout les grands auteurs de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Le paysage ne commencera à s'animer vraiment qu'avec son arrivée au collège en tant que pensionnaire. « En seconde, je crois, un professeur me fit connaître la NRF. J'en discutais avec mon vieil ami, Claude Roy, de Jarnac comme moi et qui allait, lui, au lycée d'Angoulême. Que d'éveils, que de conversations ! Grâce à lui, j'entraî dans un monde paradisiaque où le style était roi. »²

« J'ai dû commencer par lire les auteurs qu'on me mettait sous la main : Balzac, Stendhal, Flaubert. Puis dans les années 1930, j'ai opéré des choix grâce à la NRF qui signalait les ouvrages de Gide, Montherlant, Bernanos, Claudel, Mauriac, Drieu la Rochelle... (...) Dans ma jeunesse, quand la mode était aux romans anglais, je lisais Rosamond Lehmann ou Charles Morgan. Plus tard, j'ai découvert Faulkner, Hemingway. Et plus tard – et c'est tellement mieux –, Joyce. »

Ceux qui brisent annoncent ceux qui créent

Cette ouverture ne l'éloignait pourtant pas de ce qui était une des bases de l'éducation à cette époque : l'étude du latin.

« J'aimais beaucoup le latin, qui a beaucoup contribué à la formation ou à la déformation de mon style, *confie-t-il à Elie Wiesel*, au point même qu'aujourd'hui j'aurais tendance à déplorer que le latin fût si peu enseigné, parce qu'il me semble que le français, proche dans son rythme du rythme latin et dont nombre de mots trouvent leurs racines dans le latin, a été déconnecté de ses origines et s'est ainsi appauvri. (...) J'apprenais par cœur des passages entiers d'Horace ou de Virgile, je les décomposais, je les découpais d'après les rythmes latins presque mécaniquement. »³

« Élevé dans la culture classique où la composition et la récitation latine ordonnaient le nombre et la phrase, *précise-t-il encore dans L'Abeille et l'architecte*, cela a structuré mon langage. Trop parfois : j'ai conscience qu'il faut briser le moule. Ceux qui brisent annoncent ceux qui créent. »⁴

Dans le tumulte du Quartier latin

1934 : il monte à Paris pour entrer à l'université. Il est difficile de bien se représenter aujourd'hui la place qu'occupait alors la littérature, cette étrange passion nationale, dans la société française. Elle était alors accompagnée de ses cohortes de prêtres et de gendarmes. À la moindre étincelle elle devenait affaire d'État, traversant, stimulant ou simulant un débat politique portant sur l'essence et l'existence de la communauté nationale. En son nom, dans cette arène si particulière, les interpellations, les applaudissements et les

condamnations fusaiement sans ménagements. À la sortie de la Grande Guerre, dans les incertitudes qui marquaient le destin français, ce jeu ancien s'était violemment exacerbé.

Au moment où il arrive à Paris, où il découvre le tumulte du Quartier latin, l'étudiant François Mitterrand ne peut pas passer à côté de ce bouillonnement.

« J'avais deux idées-forces en tête, *raconte-t-il dans L'Abeille et l'architecte*. L'une était d'aller au Vel' d'Hiv', temple des courses cyclistes. (...) Mon autre idée était de rencontrer les écrivains que, pour des raisons qui n'ont pas toutes résisté au temps, j'admirais. Quand j'écris "rencontrer", on me croira si je précise que mon ambition se bornait au désir de les voir et de les entendre sans être connu d'eux. Je me rendis ainsi à la Mutualité où Gide, Malraux, Benda, tenaient des meetings antifascistes, à "l'Union pour la vérité" que fréquentait Bernanos, au Collège de France pour les leçons de Valéry. L'un des personnages qui m'intrigua, qui m'intéressa le plus fut Julien Benda. Avec son allure de gros chat angora, sa façon d'être et de s'exprimer n'éveillait ni sympathie ni chaleur. Mais l'exigence intellectuelle, l'absence de tout effet, de tout accent, le refus d'entraîner l'adhésion autrement que par la rigueur intérieure du discours fascinaient. »⁵

« J'ai connu bien des camarades qui avaient une sorte de génie pour, trois mois après leur arrivée à Paris, *confie-t-il dans la même période à Pierre Boncenne*, entrer dans l'intimité des écrivains qu'ils admiraient. Je n'avais pas ce don-là : trop de timidité, pas assez d'entregent. Je me contentais donc d'écouter. »⁶

S'il se tient à distance, remué seulement par sa curiosité, il en est un qu'il approche pourtant directement : François Mauriac.

« Mauriac était un de nos proches, par la terre et par l'esprit. Ami de ma famille, il fut l'un des "correspondants" fournis par ma mère que j'allai voir quand je débarquai à Paris. Je l'ai bien connu et aimé et lui garde de la tendresse. »

David contre les « géants »

Au mois de juin 1936, il rencontre un certain Jean Delage qui « suit » le monde étudiant pour *L'Écho de Paris*, journal national-barrésien dirigé par Henri de Kerillis. La rubrique à laquelle il lui propose de collaborer a déjà vu paraître les signatures de Jacques Isorni, Jean-Jacques Gauthier et Louis-Gabriel Robinet.

Peu après, en janvier 1937, François Mitterrand publie un article dans la *Revue Montalembert* dont le titre,

Les Géants fragiles, signale le ton. Il est sévère pour les auteurs les plus en vue de la période : Paul Valéry, Maurras, André Gide, Jean Giraudoux. Même l'ami de sa famille, François Mauriac, y est sévèrement égratigné. Il n'y épargne que Paul Claudel et Francis Carco. Il théorise ce qu'il pense être la véritable littérature, lui assignant même une fonction dans la société :

« Le but d'une œuvre littéraire est d'exprimer un peu de la vérité de l'homme et du monde : sa qualité d'expression nécessitant une forme soumise à ses propres règles, et sa qualité de vérité nécessitant une connaissance approfondie des données humaines. Il faut donc allier ces deux nécessités souvent contradictoires, car si la vérité contient d'immenses ressources d'art, ces ressources ne peuvent s'exprimer que par des modes subtils. C'est là l'origine de la lutte entre le mot et la pensée, car la pensée, pour devenir œuvre, doit se réduire en mots, eux-mêmes coordonnés en phrases assouplies, nombrées et rythmées. À cette réduction s'achoppent la plupart des auteurs, ceux qui n'ont pas la possibilité créatrice. Pour un écrivain qui subordonne le mot à la pensée, combien ramènent la pensée au mot ! (...) Si l'on considère les œuvres des plus célèbres auteurs de notre temps, on perçoit quelle fragilité se cache sous le masque de la puissance ou de la beauté : cette fragilité découle du manque de vie, lui-même provenant de l'absence d'un sentiment pur, d'une passion vraie. Aussi ces œuvres sont-elles passives, car l'homme ne s'y retrouve que pour mesurer ses grimaces ou pour disséquer ses élans. (...) À vouloir examiner la vie, on la tue, la décomposition de son mouvement l'arrête, le commentaire de son domaine épuise son objet. La concurrence du mot et de la pensée rend l'effort stérile, et la pensée victorieuse se met à tourner en marge du monde : ainsi l'esprit sait l'existence du cœur et ne peut battre à son rythme. »⁷

De grands écrivains se sont trompés de genre

Face aux « géants » fragiles de son temps, il ne craint pas d'affirmer sa manière de voir : « Si la littérature était raisonnable, elle limiterait son royaume. »

Cette idée de ce que devait être, à ses yeux, la littérature et ceux qui la servent ne le quittera jamais. Bien sûr, il affina par la suite son propos. Il l'enrichira de son expérience personnelle d'écrivain et de ses nombreuses rencontres avec des auteurs remarquables. Quand, cinquante ans plus tard, Elie Wiesel lui demande sa définition de la littérature, il revient très naturellement à son premier énoncé, sur un ton assagi, beaucoup moins péremptoire :

« C'est l'acte d'écrire, et cela mérite le beau nom d'œuvre littéraire lorsque certaines qualités de langue, de style, de forme s'ajoutent à la qualité du fond. Je ne vous surprendrai pas en vous disant qu'il n'y a pas une, mais des littératures. Personnellement, je ne me sens pas attiré par la littérature romanesque, dont je suis pourtant un fervent lecteur. Beaucoup d'écrivains, qui auraient pu être de grands écrivains, se sont trompés de genre : ils se sont obstinés à écrire des tragédies quand ils auraient dû écrire des romans, des comédies quand ils auraient dû écrire des tragédies, des contes ou des fables quand ils auraient dû écrire des essais philosophiques. Se trompant sur leur vocation, ils ont raté du même coup leur destin. »⁸

Jean-François Huchet

1. 2. et 3. « Mémoire à deux voix », François Mitterrand, Elie Wiesel.
4. et 5. « L'Abeille et l'architecte ».
6. « Lire », interview par Pierre Boncenne.
7. et 8. « Mémoire à deux voix ».

« L'objet livre »

Le Président est célèbre pour son goût de l'écriture, pour ses lectures, mais aussi pour son amour de l'objet livre sous toutes ses formes : les éditions anciennes, les livres d'art ou les livres de poche. Des nouveautés, il en reçoit tous les jours, une centaine selon Jacques Attali. Il prend toujours quelques minutes pour les trier et mettre de côté ce qu'il va au moins feuilleter. Le Président se rend aussi, très souvent, dans les librairies

parisiennes et provinciales. Certains l'ont accompagné au cours de ses déambulations chez Gallimard boulevard Raspail, Julliard boulevard Saint-Germain, José Corti rue de Médicis, etc. Sans compter bien sûr de très nombreux marchands de livres anciens. Cette soif d'explorations s'accorde avec une vision sensuelle de l'objet livre, comme le raconte Michel Charasse : « C'était un toucheur de livres ; et

on passait beaucoup de temps – j'y allais beaucoup avec lui – chez des antiquaires spécialisés dans les livres anciens, il y avait tout un réseau dans Paris (...). Et tous ces antiquaires lui envoyaient leur catalogue. Il téléphonait lui-même, en marchandant aussi. Des fois, en sortant du restaurant, on faisait un saut chez un libraire, il prenait sa commande (...). Et il fouinait un peu, posait des questions. ■

Le verbe et la plume

François Mitterrand doit nombre de ses succès politiques à ses éminentes qualités de tribun. À bien d'autres, ce talent aurait paru suffisant. Il n'empêche : le besoin d'écrire l'a constamment habité. Hésitation entre deux genres ? Recherche d'un prolongement, d'un affermissement de la pensée au moyen de l'écriture ? Il est clair qu'il ne s'est jamais résolu à n'exister qu'à travers une seule de ces formes d'expression.

« J'ai écrit ; j'ai beaucoup plus parlé. Sans doute parce que entre l'acte de penser et celui d'écrire il y a un immense fossé et que parler semble plus facile. Entre le moment où une pulsion nous pousse à écrire et celui où on écrit, la pensée se glace, les choses se figent et perdent de leur éclat. Toute la difficulté consiste à retrouver, par le travail et la réflexion, cet éclat. Cela n'est possible que dans la sérénité, la paix avec soi-même. »

Entre la création et l'action

Durant toute sa carrière, François Mitterrand a écrit près d'une vingtaine d'ouvrages : essais, chroniques, pamphlets. Cette abondante production signale le besoin d'un aller et retour permanent entre la création et l'action.

« À Paul Guilbert, du *Quotidien de Paris*, qui m'interroge, *note-t-il dans L'Abeille et l'architecte* : " Êtes-vous un écrivain rentré ou un politique par dépit ? " Je réponds : " Je suis un homme politique. Sans doute avais-je plus de goût pour l'action. Écrivain, je n'aurais pas été un écrivain d'imagination. J'observe. J'écris. J'aime ce qui est écrit. La langue, la philologie, la grammaire. La vraie littérature naît, je le crois – je l'ai déjà noté –, de l'exactitude du mot et de la chose. Je préfère celui qui sait dire exactement ce qu'il a vu et ressenti à celui qui vaticine en forçant sur ses impressions. " »

« Si j'avais été un écrivain... »

Il n'empêche. François Mitterrand n'aborde jamais l'art d'écrire comme une simple technique promotionnelle de son projet politique. L'idée de se mettre en avant par un ouvrage principalement rédigé par des « nègres » – procédé courant dans le milieu politique, de plus en plus – lui était étrangère.

« Je ne me pose pas en écrivain. Je m'efforce simplement de connaître et de bien écrire ma langue. Si j'avais été un écrivain, j'aurais consacré ma vie à écrire ; l'action absorbant la plus grande partie de mon énergie, c'est donc que je n'en avais pas la vocation. Je ne sais si Balzac a eu d'autres occupations que l'écriture, mais, quand on me parle de littérature, je crois être assez lucide sur moi-même pour savoir quelles sont mes limites. »

Il avoue fréquemment la peine qu'il se donne pour parvenir à un résultat digne de ses lecteurs et de sa réputation.

« Je suis minutieux, c'est-à-dire que je travaille beaucoup. J'aurais pu publier *L'Abeille et l'architecte* à la fin de 1977. Il avait un volume suffisant pour l'être. Mais, comme je l'avais fait pour *La Paille et le grain*, j'ai mis le livre de côté parce que je voulais le lire à tête reposée. Et en le relisant, trois mois plus tard, j'ai aperçu de multiples fautes, des à-peu-près, et dépisté ce qui me déplaisait avec la même acuité que si j'avais lu le livre de quelqu'un d'autre. Je n'aurais pas pu le lâcher à mon éditeur dans ces conditions, c'eût été impossible. »

S'agissant de son style, il ne se pose pas en novateur. Il tire même un certain orgueil de son classicisme. Ses modèles sont à chercher très en amont, dans les lectures de sa prime jeunesse. Sans doute a-t-il le sentiment, en coulant sa pensée dans cette forme exigeante, de s'approcher du fond de ce qui a donné à la langue française un rayonnement exceptionnel.

« Par son rythme, mon écriture est un peu provinciale, le style de gens pas pressés et formés par des études classiques – comme on disait au temps de ma jeunesse –, c'est-à-dire par la structure latine. Cela donne à la langue un mouvement un peu ample avec le risque permanent d'un ennuyeux académisme. Je dois m'en méfier, je le sais. »

Il est difficile de bien interpréter cet aveu : fierté, modestie feinte ou appréhension d'être jugé selon les critères des modes de la création contemporaine ?

Une respiration

L'écriture est sans doute la seconde vie – tout aussi essentielle que la politique – dont il a besoin pour supporter les difficultés de l'entreprise de conquête du pouvoir dans laquelle il s'est lancé à partir des an-

nées 1960. L'écriture est une respiration. Elle absorbe les détails et les aléas du temps.

« J'écris lorsque je ne suis pas absorbé par ma vie politique. On ne peut écrire sans l'unité de l'esprit, que seule rend possible l'unité du temps. Or, le plus souvent, l'action m'empêche de trouver une sérénité intérieure suffisante. L'écriture, la réflexion devant une feuille de papier, une plume à la main, exigent du temps. La fatigue, l'accumulation des responsabilités, trop d'énergie dépensée à autre chose font qu'il ne m'est pas

toujours facile d'en dégager. Il y a un temps pour l'action et un temps pour l'écriture. Il est néanmoins possible de les réunir dans des œuvres de circonstance : allocutions, notes adressées à mes collaborateurs, préfaces à des ouvrages. »

L'écriture devient alors un refuge, une manière d'être à part. ■

Jean-François Huchet

Les fréquentations littéraires

LUCIE FOUGERON
YANNICK DEHÉE

Loin de se contenter de copieuses lectures, François Mitterrand cherche à fréquenter d'aussi près que possible les auteurs contemporains. Au cours de son existence, il se bâtit donc un réseau très serré de fréquentations littéraires, démontrant un talent certain pour la conversation et la séduction. Le premier cercle est celui des quelques écrivains dont le charme excède la littérature pour se confondre avec l'amitié. Bien avant 1981, ce sont les hasards de la vie et des amitiés qui le font rencontrer ceux dont l'attachement sera le plus durable. Parmi eux, Marguerite Duras, Françoise Sagan ou encore Paul Guimard et son épouse Benoîte Groult...

Marguerite Duras, il l'a connue dans les circonstances très particulières de l'Occupation et de la Résistance. L'un et l'autre ont raconté la journée tragique au cours de laquelle Robert Antelme, le mari de la jeune femme, fut arrêté par la Gestapo, puis l'heureux hasard qui le fit retrouver, mourant, dans un camp de déportés par François Mitterrand en 1945. L'attachement de ces deux figures historiques ne relève pas seulement de la littérature. Mais il semble que Mitterrand a toujours apprécié les œuvres de Marguerite Duras, pourtant peu classiques dans leur forme. S'il n'a jamais renié sa fidélité pour l'écrivain, il pouvait parfois être désarçonné par les brutales embardées de sa conversation, comme le montrent les entretiens publiés en 1986 par *L'Autre Journal*, et que le Président refusa de voir paraître en livre.

L'amitié pour Françoise Sagan relève d'un autre registre. À ses débuts, elle n'est pas cataloguée comme un écrivain « de gauche ». Croquée par François Mauriac comme un « charmant petit monstre », elle porte longtemps une réputation de jeune femme impertinente et frivole qui ne semble pas faite pour attirer le leader de la gauche socialiste. Selon Danielle Mitterrand, c'est avant tout « le goût de la provocation » qui intéresse son mari chez l'auteur de *Bonjour tristesse*. Pour Roland Dumas, c'est aussi la « fragilité » du personnage qui a pu séduire le leader socialiste. De son côté, l'écrivain décrit son ami comme « un homme charmant, très amusant. Nous parlions des gens, de l'amour, de l'histoire ». Elle fait remonter sa première rencontre avec lui à 1979, date à laquelle elle aurait « d'instinct » rejoint la gauche. Sur le seul plan de la chronologie, c'est pour le moins étonnant quand on sait que Françoise Sagan est apparue dans les salons parisiens (dont celui de Violet Trefusis, que fréquentait Mitterrand) dès 1954, après le succès foudroyant de son premier roman. En ce qui concerne la période postérieure à 1979 en tout cas, la fréquence de leurs rencontres, déjeuners ou déplacements à l'étranger, est avérée par les archives.

Ayant lu et aimé *Les Choses de la vie*, François Mitterrand a souhaité connaître Paul Guimard, comme il l'a fait pour beaucoup d'autres romanciers. Très vite les deux hommes deviennent de véritables amis. Le politique apprécie l'humour de l'écrivain. Et ils se retrouvent régulièrement pour déjeuner, comme de vieux complices. Dans l'entourage mitterrandien, l'écrivain est décrit comme un hédoniste désintéressé qui, un temps associé aux affaires de l'État comme conseiller culturel en 1981, se détache après quelques mois de cette fonction.

On aura compris que le Président ne rate pas une occasion de rencontrer des auteurs de livres qu'il aime, mais aussi ceux qui sont « à la mode ». L'examen de la correspondance présidentielle montre qu'avec lui tout écrivain a une chance d'obtenir une réponse à une demande d'entretien. Pêle-mêle, on y découvre des requêtes de personnalités les plus diverses et les plus inattendues : elles relèvent du secret de la correspondance privée. Grâce à ses conseillers ou ses proches, le nouveau Président dispose d'un formidable réseau privé de « médiateurs » qui lui permettent de multiplier les rencontres sans trop empiéter sur le lourd agenda de ses obligations : Frédéric Dard (via Jacques Attali), Jean Genet (via Roland Dumas), René Char (via la famille Védrine), Ernst Jünger (via Pierre Morel)... Les membres de son entourage, notamment Lang, Attali, Dumas, Badinter, Kiejman, Bergé, et les conseillers culturels sont en « compétition » (selon le terme de Sophie Bouchet) pour faire connaître au Président ceux qu'il ne connaît pas et organiser des déjeuners.

Pour la période des deux septennats, les archives de l'Institut François Mitterrand signalent plus de 200 audiences d'écrivains et intellectuels (compte non tenu des rendez-vous privés). En majorité, ce sont des déjeuners restreints, de deux à quatre invités, avec parfois un conseiller. Parmi les plus assidus, on relève Christine Arnothy, Edmonde Charles-Roux, Annie Cohen, Marguerite Duras, Claude Mauriac, Claude Roy et Michel Tournier. Parmi les étrangers, Garcia Marquez, Jünger, Yachar Kemal figurent en bonne place. Laure Adler a elle-même organisé certains dîners et explique : « Il existe deux tables du Président à l'Élysée. Celle des appartements privés détient le hit-parade des tables de charme : service plutôt décontracté, à la bonne franquette, nombre de convives limité, cuisine légère mais copieuse, signe particulier : écrivains et membres de la famille souvent invités. » Le déjeuner est d'abord l'occasion de retrouvailles. Il apprécie également la coutume du petit déjeuner.

Il lui arrive aussi de se déplacer jusqu'au « milieu naturel » de quelques « monstres sacrés » de l'écriture. Les escapades en hélicoptère se déroulent parfois en compagnie d'un témoin, comme si cette pratique présidentielle devait toujours rester publique. Erik Arnoult a raconté dans son roman *Grand amour* une visite à Michel Tournier, un familier du Président, qui tourne à la conversation savante sur Zola et déride le chef de l'État. Un exemple de rencontre ratée est évoqué par Régine Deforges : « On était allés en hélicoptère déjeuner avec Cioran. Ça c'est très mal passé. Il tenait des propos inadmissibles sur la guerre. Tout le monde était très gêné. Comme il était très vieux, personne n'osait lui répondre. Je me souviendrai toujours de ce désarroi dans les yeux de François Mitterrand. »

Les voyages officiels fournissent aussi l'occasion d'ajouter un ou plusieurs écrivains à la liste des invités personnels, avec qui le Président aura soin de se ménager des entretiens. Et selon la destination, il veillera à rencontrer les écrivains étrangers qu'il apprécie. Jean Daniel évoque une visite en 1981 à Mexico : « Nous avions pris le petit déjeuner avec Garcia Marquez, Carlos Fuentes, Octavio Paz et plusieurs autres créateurs latino-américains de renom. François Mitterrand était heureux. L'état de grâce lui permettait de porter haut les couleurs du socialisme français devant ces hommes qui parlaient le langage de son cœur. »

À Paris, les conversations présidentielles avec des interlocuteurs liés au milieu de l'édition parisienne comportent toujours un passage en revue des petites intrigues des prix littéraires, des transferts et autres micro-événements. Et lorsqu'un de ses conseillers est lui-même à la une de cette actualité littéraire, il va sans dire qu'il suit l'affaire de près, quand bien même elle serait sans commune mesure avec celles de l'État. C'est ce qu'illustre une anecdote racontée par Erik Orsenna : « Mitterrand était passionné par ces questions littéraires, et aussi par les "magouilles" littéraires, parce que c'est un peu la politique... Le matin du Goncourt il m'appelle en me disant que la journée serait importante pour moi, en sous-entendant que j'avais mes chances... J'étais tranquille parce que je venais d'avoir le Renaudot. J'étais ravi parce que j'avais toujours été second, dans ma scolarité. Et j'ai eu le Goncourt, ça l'amusait. »

Dans ce rapport aux lettres assez exceptionnel, l'on est parfois bien en peine de dire si tel ou tel geste relève de la vie privée, de la vie politique, ou encore de l'instrumentalisation des contacts littéraires à des fins politiques. Selon Hubert Védrine, il faut distinguer dans la chronologie mitterrandienne une première période (des années 1930 aux années 1950) pendant laquelle François Mitterrand se cherche et profite de toutes les occasions pour rencontrer des écrivains qu'il admire, sans aucune arrière-pensée, et une deuxième période d'instrumentalisation des contacts qui commence après 1962. Cette analyse est contredite par Régis Debray. Cet ancien conseiller culturel devenu très critique envers le Président estime que les contacts littéraires du Président n'ont aucune incidence politique et ne servent que son propre délassement. Cette position est paradoxale et intéressante, puisque Debray passe justement pour avoir été l'un de ces « médiateurs » littéraires et intellectuels du Président. Il s'en explique ainsi : « Les deux premières années à l'Élysée, j'organisai à son intention des déjeuners non de parade, mais de travail regroupant par thèmes précis quelques "grands intellectuels". Méfiant, craignant qu'on ne lui refille un a priori entre poire et

fromage, il éludait toute discussion de fond. Résultat : des mondanités prétentieuses, ni rentables, puisque sans photographes, ni profitables, puisqu' "on verra bien le moment venu". Et on en revint à l'agréable, Françoise Sagan, Antoine Blondin, François-Marie Banier – style, anecdotes, charme et causticité, les vraies racines. (...) J'avais échoué. » Dans ces déjeuners, François Mitterrand attendait avant tout des écrivains qu'ils lui parlent de leur métier, pas du sien. Ce qui ne

veut d'ailleurs pas dire qu'il ne les fréquentait que par un goût désintéressé... Les positions à fronts renversés d'Hubert Védrine et de Régis Debray éclairent donc la complexité de la question : où situer ici la frontière entre privé et public ? ■

Extraits de « François Mitterrand, les années du changement, 1981-1984 » Éd. Perrin

La force d'une nécessité intérieure

interview de **FRANÇOIS MITTERRAND**

par Bernard Pivot

Au mois de septembre 1978, François Mitterrand participait à l'émission « Apostrophes » de Bernard Pivot avec, comme invités, Michel Tournier, Paul Guimard, Patrick Modiano et Emmanuel Le Roy Ladurie. C'était à l'occasion de la sortie de son livre « L'Abeille et l'architecte ». Extraits.

Cet ouvrage est la suite de La Paille et le grain, une chronique qui couvre les années 1975 à 1978.

FRANÇOIS MITTERRAND – Le terme « chronique » a été choisi par l'éditeur, je l'ai accepté bien qu'il ne recouvre pas tout à fait ce qu'est vraiment cet ouvrage. Pourquoi ? Parce que je suis un homme politique. Et, parce que je suis un homme politique, lorsque je parle des événements, il me faut faire un tri dans les sujets que je puis me permettre d'aborder. En tant que chroniqueur, il me serait interdit d'en oublier, au risque de passer pour négligent. Donc, délibérément, je n'aborde pas quelques événements très importants – je pense notamment à la visite de Sadate à Jérusalem. C'est pourtant un événement qui m'a passionné, dont je parlerai un jour ou l'autre. J'écris quand j'ai envie d'écrire, sur le sujet qui, sur le moment, m'inspire. (...) Ce n'est pas non plus un journal intime. Alors voilà : c'est un peu entre les deux...

Vous écrivez effectivement : « Je me méfie de la chronique, ce genre qui n'en est pas un, à mi-chemin entre journalisme et littérature. Celui qui

s'y adonne me fait penser à ces coureurs de quatre cents mètres, cette fausse distance olympique, qu'on appelle (...) le sprint long. On y souffle, pris entre le besoin d'aller vite et de garder le souffle. L'air vous manque le plus souvent. »

FRANÇOIS MITTERRAND – Je veux dire simplement que la chronique présente, sur le plan littéraire, l'énorme danger de s'en tenir à un seul fait, à une seule idée, sans aucun prolongement, et qu'un livre composé de chroniques risque d'être d'un genre mineur parce que ne permettant pas à l'écrivain, à aucun moment, d'aller au bout de son propos.

Tout le monde sait – et vos adversaires politiques le reconnaissent – que vous écrivez très bien. Mais j'ai eu la curiosité de mettre le nez dans vos ouvrages plus anciens et je me suis aperçu que vous écrivez de mieux en mieux. Est-ce que vous faites davantage attention maintenant ? Est-ce que vous raturez plus ?

FRANÇOIS MITTERRAND – Bien écrire, qu'est-ce que cela veut dire ? J'écris peut-être de mieux en mieux : c'est vous qui le dites. (...) Si c'est vrai, c'est parce que je suis de plus en plus libre. Pendant longtemps, j'ai été quelqu'un qui écrivait en pensant que, derrière mon dos, le professeur ou le critique littéraire allait tout de suite mettre le doigt sur la quasi-erreur de français, sur la mauvaise tournure. Ce sentiment d'être examiné me glaçait. C'était peut-être, d'ailleurs, de l'orgueil mal placé. Je me sens de plus en plus libre. À compter du moment où j'écris ce que j'ai envie d'écrire, sans tenir compte de la bienséance ou des intérêts très généraux, je pense que ce que j'écris s'en ressent. Je suis plus libre et c'est meilleur.

Ce qui vous intéresse, vous le dites dans votre ouvrage, c'est l'économie du mot. Et vous ajoutez :

« Je suis et reste de ma province, mon écriture s'en ressent comme on a un accent. »

FRANÇOIS MITTERRAND – Oui, je crois que je ne suis pas amateur de bavardage. (...) Dès lors que je m'aperçois que l'écrivain s'attarde au lieu de dire ce qu'il a à dire, dans la langue de notre pays, telle qu'on l'emploie, j'ai tendance à penser qu'il s'évade et que ce n'est pas un très bon écrivain.

À qui donc pensez-vous ?

FRANÇOIS MITTERRAND – À un écrivain qui est mort aujourd'hui. Disons tout bonnement que j'applique ce jugement à Malraux. Et je sais qu'aussitôt cela fait scandale. Naturellement. D'autant plus que je reconnais à Malraux d'autres immenses qualités. Mais j'ai l'impression que toute une partie de son œuvre, c'est du remplissage, de l'éloquence. Qu'un homme politique se méfie de l'éloquence dans un livre peut paraître paradoxal mais c'est parce que j'ai besoin, moi-même, de me gendарmer contre mon propre tempérament qui deviendrait vite éloquent. Écrire de façon éloquente ou oratoire a le don de m'exaspérer. Alors je suis vigilant. Mon style devient peut-être alors trop cursif, trop court par souci de lutter contre ce qui serait un défaut naturel.

Vous raturez beaucoup ?

FRANÇOIS MITTERRAND – Oui, beaucoup. Je ne suis pas de ceux qui écrivent d'un jet des pages admirables.

Vous devez donc souffrir.

FRANÇOIS MITTERRAND – Je ne sais pas si j'écris des pages admirables, mais je souffre toujours beaucoup.

Qu'est-ce qui l'emporte dans l'acte d'écrire : la souffrance ou le plaisir ?

FRANÇOIS MITTERRAND – N'exagérons rien. C'est difficile. C'est dur. Je suis quelqu'un qui, devant la page d'écriture, prête beaucoup d'attention. Je ne tire pas la langue... Non... Cela ne se passe pas comme cela. Mais je suis très attentif, très critique à l'égard

de moi-même. Je ne dis pas du tout que ce que je publie me contente absolument, mais s'il n'existe pas un certain rythme intérieur traduit par mon langage écrit, alors je ne publie pas. (...) Mais ne parlons pas davantage de moi et de ma façon d'écrire, il y a tellement de grands écrivains qui méritent bien mieux que moi de s'exprimer à ce sujet. Disons que, puisque vous me posez la question, pour moi écrire correspond à une nécessité intérieure. J'aime écrire.

MICHEL TOURNIER – **Tous les écrivains écrivent de mieux en mieux. Ils ont toute leur vie pour cet apprentissage.**

FRANÇOIS MITTERRAND – C'est, je crois, une remarque importante, parce que réussir dans ce que l'on fait consiste à parvenir à une plus grande maîtrise. Et cette plus grande maîtrise ne peut être que le résultat d'un immense effort, d'un formidable effort d'application, d'une patience infinie. Et cela s'acquiert avec la vie. Mais vous me direz : et Rimbaud ! Naturellement. On peut aussi prétendre le contraire. Et dire que certains écrivains sont parvenus très vite à s'exprimer très bien. (...)

Comment pouvez-vous apprécier un romancier comme Michel Tournier qui est si peu rationnel ?

FRANÇOIS MITTERRAND – J'ai d'abord été dérouté, notamment par *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Cela va vous paraître bizarre : je ne comprenais pas toujours ce que voulait dire l'auteur. Cette lecture, cette découverte avait en même temps pour moi un réel attrait. Je ne suis pas fait de telle façon que je me dis c'est moi qui ai raison lorsque je ne comprends pas. D'autant plus que je me suis rendu compte ensuite que Michel Tournier était un écrivain au deuxième ou au troisième degré. (...) Je ne suis pas critique littéraire, je ne veux pas trancher de tout, mais je vais employer une expression qui va peut-être choquer Michel Tournier ou qui l'étonnera : si cette école de pensée ou d'écriture existait aujourd'hui dans le roman, il serait un écrivain symboliste. Et c'est ce qui m'a intéressé.

Ceux qui ont inventé des mondes...

PIERRE BONCENNE – Vous aimez, je crois, visiter les lieux où ont vécu des écrivains et des artistes ?

FRANÇOIS MITTERRAND – Oui, et même leurs cimetières. N'en tirez pas des conclusions d'ordre psychanalytique. Non, ce n'est pas une manie ! Mais il me semble que lorsqu'un écrivain choisit le lieu où il se mêlera à la terre cela donne une

clé de son œuvre. Je trouve par exemple touchant que Bernanos soit enterré auprès de ma mère dans un petit cimetière perdu, à Pellevoisin, dans l'Indre. De même, lorsque j'ai visité le cimetière où est enterré Mallarmé dans un petit village, Samoreau, près de Fontainebleau, j'ai vu sur sa tombe modeste un vase cassé que personne n'avait touché, une fleur desséchée depuis

longtemps... Et Van Gogh à Auvers, et Romain Rolland à Brèves et Braque à Varengeville, ça vaut mieux que le Panthéon ! Où sont allés les corps de ceux qui ont inventé des mondes, la question m'intéresse. Qui aime la mort, aime la vie.

Interview par Pierre Boncenne – Lire, octobre 1978.

Autre romancier : Patrick Modiano. Vous l'avez invité pour deux livres : Rues des boutiques obscures et Interrogatoire par Emmanuel Berl.

FRANÇOIS MITTERRAND – Que dire. J'ai connu Berl assez tard. J'avoue avoir eu beaucoup d'admiration pour ce qu'il écrivait. Plutôt pour ce qu'il disait ou voulait dire avec, de temps en temps, des pages de grand style. Sa richesse d'imagination, de culture me paraissait exceptionnelle, rare dans notre temps. Cela pouvait être un Voltaire, cet Emmanuel Berl, sensible en plus. Je l'ai connu dans son grand âge et nous avons, je crois, éprouvé un sentiment d'amitié mutuelle... Et puis je suis tombé sur ce livre *Interrogatoire d'Emmanuel Berl* de Patrick Modiano. J'ai aussitôt accroché. Et c'est la raison pour laquelle je me suis lié, sans le connaître, d'une certaine façon, à Modiano. À travers Berl.

Terminons l'émission avec le grand large, avec Paul Guimard et L'Empire des mers. Vous intéressez-vous à l'océan ?

FRANÇOIS MITTERRAND – Je m'intéresse à Paul Guimard, non seulement parce que c'est un ami, mais aussi un écrivain, je crois, de premier rang. Mais je m'intéresse aussi à la mer, par imagination. Je suis essentiellement terrien, mais je rêve d'être marin. Je ne le serai jamais. Je m'en veux parce que j'imagine que l'arrivée dans un port, dans une île grecque par exemple, cela ne doit pas être mal. Donc, il y a le magnétisme, la fascination de la mer. Sans compter nos conversations avec Paul Guimard : nous avons passé des soirées à imaginer qu'un jour nous irions faire le cap Horn... Nous avons même acheté des ouvrages sur le cap Horn. Lui est capable d'y aller sur son bateau. Pas moi. « L'empire des mers », voyez-vous, c'est la dimension de l'espace. (...) Il y a là une donnée littéraire qui m'attire, absolument. Comme la lumière dans la nuit avec tous ses insectes autour... Il me semble que cette dimension littéraire est nécessaire, au-delà de la littérature, qu'elle est nécessaire à la vie des hommes dans la société d'aujourd'hui. Ils étouffent, ils manquent d'air. ■

« Guillemin, Berl, Thomas, Jünger et bien d'autres... »

BERNARD LATARGET

Président de l'Établissement public du Parc et de la Grand Halle de la Villette

À l'automne de 1974, François Mitterrand rend une première visite à Henri Guillemin à La Cour des Bois, hameau du Mâconnais. L'écrivain lui fait découvrir un texte de Jaurès sur la mort de Tolstoï et ses ultimes méditations : la finitude humaine, le secret des constellations, les mystères de l'au-delà. Puis ils causent de Lamartine qui parcourut les chemins alentour : Milly, Bussièrès, Cormatin. « Un homme pour de bon » disait Guillemin du poète.

Le 5 septembre 1976 France Culture diffuse un long entretien qu'Emmanuel Berl avait souhaité avec François Mitterrand. S'y entrecroquent l'argent et le

bonheur, le passé des villages et l'essor des villes, le socialisme et la solitude des hommes, l'amour des arbres et l'éducation européenne dans un dialogue simple où le futur Président affirme, pour conclure, la nécessité de marier politique et culture.

Le 21 novembre 1984, Henri Thomas est reçu à déjeuner à l'Élysée en compagnie d'Ernst Jünger. D'un côté, l'un des romanciers français les plus secrets, qui évoquait Melville en ces termes (comment son hôte ne l'eût point entendu ?) : « Un homme seul, aux écoutes de la terre et de la mer, et qui trouve au plus lointain, sur les confins du réel et de la fiction, ce qu'on peut nommer sa vérité, c'est-à-dire les grandes images où le drame personnel cesse d'être subi. » De l'autre, le grand soldat-philosophe contesté, entomologiste et collectionneur de sabliers, chantre des désastres et des bienfaits du monde technique.

Plus tard, François Mitterrand écrira dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* un éloge pour les 100 ans

de Jünger qui surprendra les Allemands. Il publiera un hommage à Guillemin au lendemain de sa mort. Il veillera personnellement à ce que Thomas, malade et privé de ressources, puisse se retirer à la « résidence de Tiers-Temps », à Paris, pour y vivre ses derniers moments.

J'ai retenu ces trois rencontres, ces quatre noms – il y en eut tant d'autres ! –, car elles me semblent illustrer des qualités que François Mitterrand recherchait chez ses interlocuteurs écrivains et les plaisirs qu'il goûtait à leur commerce.

Il aimait ceux qui se tiennent à l'écart, qui s'éloignent du bruit, des honneurs et des salons, dont l'œuvre défie les modes et rejette les systèmes.

Il appréciait que, dans leurs livres, la vérité se cherche comme un équilibre entre des tensions contraires : adhésion à la vie et résistance à ses fatalités, respect des puissances de la nature et croyance en l'histoire, sens de la matière et sens du sacré, scepticisme et espérance en une survie de l'esprit.

Il prisait l'entre-deux de la pensée et du poème, la fiction qui se nourrit du réel mais qui en atteint, par

la poésie, les couches les plus profondes. Un intérêt particulier le portait vers les auteurs qui interrogent l'énigme du temps – « le mur du temps » comme aimait à dire Jünger.

Par-dessus tout, peut-être, l'homme qui louait à la fois Voltaire et Lamartine, Casanova et Hugo, poursuivait sa quête d'une alliance de la raison et des sentiments, des lumières de la justice et des ombres de la passion, du savoir victorieux et des désirs obscurs. Comment, à la fin d'un siècle marqué à la fois par les dérives totalitaires du rationalisme et par les excès des nouvelles sciences de l'inconscient, inventer pour le futur une entente du romantisme et de la liberté ? Dans ce souci d'une « humanitas » moderne, François Mitterrand choisissait les partenaires de ses dialogues parmi les « décalés », les « contradictoires », les « anachroniques » qui attireraient souvent les querelles ou les méconnaissances mais qu'unissait, en une sagesse non résignée, la même intraitable volonté de penser en même temps le monde ici-bas, le ciel étoilé, et les abîmes du cœur et de la mort.

Et de sa voix de confiance, il leur disait Montaigne : « Les livres, c'est la meilleure munition que j'ai trouvée à cet humain voyage. » ■

Pourquoi pas Lamartine ?

JEAN DANIEL

Journaliste, écrivain,
directeur du « Nouvel Observateur »

À cette époque, les intellectuels et autres gens de lettres affectaient de douter de la culture et du goût de François Mitterrand et, pour souligner le bien-fondé de leurs préventions, ils citaient le penchant de François Mitterrand pour Lamartine et Jacques Chardonne. Et puis, un jour, Bernard Pivot a invité le futur président de la République à son émission *Apostrophes*.

Et Mitterrand a été sereinement et tranquillement éblouissant. Évitant le brio autant que l'emphatie, il a situé Lamartine dans son époque, la forte originalité de son témoignage, de son rôle à la fois bref et étincelant dans une tumultueuse histoire, mais le tout avec un luxe de précisions, d'anecdotes significatives et de citations qui ont contraint à une sorte de stupéfaction éblouie tous les invités rebelles présents sur le plateau ce soir-là.

Restait tout de même à prouver la sensibilité poétique. Mitterrand a inscrit le fameux « frisson lamartinien » en allant jusqu'à réciter les vers des poètes qui ont précédé et qui ont suivi Lamartine. Et soudain il n'a plus paru anachronique d'aimer Lamartine et il n'a plus paru déplacé de concéder à François Mitterrand une certaine culture littéraire et une disponibilité pour la poésie.

De ce point de vue, il y eut une seconde performance lorsque le Président Mitterrand reçut le poète et grand résistant Pierre Emmanuel pour lui remettre la grand-croix de la Légion d'honneur. Pierre Emmanuel et ses amis étaient arrivés à l'Élysée la mort dans l'âme et prévenus contre le chef de l'État pour toutes les raisons du monde. L'anti-gaullisme de ce dernier et la réputation « florentine » de son entourage l'excluaient du club aristocratique et fermé des anciens de la France libre.

François Mitterrand était tout à fait au fait du sentiment du récipiendaire, et cela le divertissait tout en le stimulant. En tout cas, quand le discours qui devait précéder la remise des décorations a commencé, le

silence stupéfait de l'assistance était quasiment épais. L'évocation de la biographie fut expédiée avec virtuosité et empathie. Mais il fallait un autre talent pour citer Pierre-Jean Jouve et Henri Michaux, *Le Poète et son Christ*, et pour extraire deux vers (« Où es-tu mon pays d'eaux vives et de forêts / Pays aimé des morts, terre fidèle et tendre »). Les citations se sont succédé les unes aux autres sans la moindre faute de mémoire, sans aucune pause de respiration, et au fur et à mesure que l'allocution se poursuivait, on voyait des larmes perler sur les joues de Pierre Emmanuel.

J'ai eu bien des occasions de parler littérature avec François Mitterrand. Parmi les Modernes, il aimait Albert Cohen, Marguerite Duras et Michel Tournier. Il n'a d'ailleurs jamais cessé de les voir, de les inviter et même de les protéger. Il a tout fait, mais en vain, pour que

Albert Cohen ait le prix Nobel. Il récitait volontiers des passages de *Belle du Seigneur* les plus difficiles à se remémorer, ceux que l'auteur a privés de ponctuation.

Chaque fois qu'il se déplaçait, il comptait sur Jack Lang pour réunir autour de lui les plus grands écrivains : William Styron, Saul Bellow, Gabriel Garcia Marquez, Carlos Fuentes et tant d'autres. Et il s'enchantait de les surprendre et de les séduire par sa culture et par sa mémoire.

Il s'est parfois entouré de jeunes auteurs dont le talent lui paraissait prometteur et qui lui rappelaient les classiques qu'il avait fréquentés dans sa jeunesse. Il s'est souvent trompé. Ce en quoi il est demeuré très français dans la mesure où, dans notre pays, le choix du mot juste peut l'emporter sur la générosité de la pensée. ■

Silence absolu sur le plateau

BERNARD PIVOT

Animateur de l'émission télévisée « Apostrophes » puis de « Bouillon de culture »

Ce n'était que la cinquième émission d'*Apostrophes*. À l'occasion de la sortie de *La Paille et le grain*, j'avais convié François Mitterrand pour qu'il parle de son livre et de ses écrivains favoris. Il inaugurerait une série intitulée « Une personnalité et ses lectures », car je considère qu'une personne renommée, populaire, capable d'évoquer avec intelligence et passion les livres qui ont marqué sa sensibilité, capable aussi d'expliquer le plaisir qu'elle prend à la littérature, encourage les jeunes téléspectateurs à lire. N'est-ce pas là le rôle d'une émission littéraire et du service public ?

Si j'avais eu le moindre doute sur le bien-fondé et l'efficacité de cette stratégie, François Mitterrand l'aurait balayé. Car, de bout en bout, pendant soixante-quinze minutes, en direct, le 7 février 1975, il fut étincelant.

Par la suite, aucun autre invité prestigieux ne réussit à commenter avec autant de brio les œuvres choisies, leur style, leur singularité, leur postérité. Bien des

gens ont affirmé que si cette émission avait eu lieu avant l'élection présidentielle de mai 1974, les deux cent ou trois cent mille voix qui séparaient François Mitterrand de Valéry Giscard d'Estaing eussent été comblées. Peut-être. Ce qui est certain, c'est que les nuits et les jours qui suivirent, je reçus des appels téléphoniques injurieux et des lettres anonymes outrageantes, preuve que l'excellence de la prestation de François Mitterrand en avait irrité plus d'un. (Quand Valéry Giscard d'Estaing, alors président de la République en exercice, vint à *Apostrophes* parler de Maupassant, je reçus aussi des poulets de la même encre, mais *avant* l'émission.)

Pour préparer *Apostrophes*, je n'ai pas rencontré celui qui était alors le premier secrétaire du Parti socialiste. Mais nous avons échangé des coups de fil. Pour le choix des autres invités : Camille Bourniquel, Max Gallo, Jacques Brenner (spécialiste de Jacques Chardonne), Maurice Chapelan (grammairien). Pour aussi convenir des écrivains qu'il avait l'intention de mettre en valeur.

Je m'étais fait une liste littéraire « de gauche » : Hugo, Camus, Sartre, Blum, Gide, Prévert, Jaurès, Zola, Rolland, Vallès, Guilloix, etc. Tous recalés ! J'avais tout faux. Il leur préféra des écrivains qui étaient réellement et intimement les siens, qui étaient de sa famille littéraire, dont il appréciait la pensée et surtout le style, mais qu'on pouvait pour la plupart ranger sur

l'autre rive politique que la sienne. Pour les plus longuement célébrés : Lamartine, Jules Renard, Saint-John Perse, Jacques Chardonne et Dino Buzzati.

François Mitterrand montra sa connaissance parfaite et personnelle de chacun. Il était évident qu'il pratiquait ces écrivains-là depuis longtemps, que son commerce avec leur œuvre était permanent et sans cesse approfondi. C'est à travers Dino Buzzati qu'il fut le plus éblouissant. Pendant les dix dernières minutes de l'émission, il raconta et commenta *Le Désert des Tartares*. Silence absolu sur le plateau. La même attention palpable, impressionnante, lorsque, vingt ans plus tard, en avril 1995, dans un émouvant tête-à-tête à *Bouillon de culture* (il était très malade, il souffrait beaucoup, ce fut sa dernière grande émis-

sion de télévision), il évoqua dans les cinq dernières minutes les paysages charentais de son enfance. Je regrettais une nouvelle fois que le politique eût dévoré l'écrivain. ■

P.S. – Ne cherchez pas à vous procurer l'enregistrement d'Apostrophes de février 1975. Il n'existe pas. Antenne 2 faisait ses débuts. Il y avait beaucoup de créativité, beaucoup d'énergie et beaucoup de pagaie. Les neuf premiers Apostrophes n'ont pas été enregistrés par la chaîne. Et les magnétoscopes individuels n'existaient pas encore.

Infiniment curieux, vrai lecteur de romans

CATHERINE CLÉMENT

Philosophe, journaliste, écrivain

Ai-je été écrivain au regard de François Mitterrand ? Oui, une fois. En recevant l'invite d'Hubert Védrine à porter témoignage des immenses capacités de notre Président en matière de littérature, j'ai failli jeter l'éponge. Une seule fois en tout et pour tout, est-ce vraiment la peine ? Voyons cela d'un peu près.

Je l'ai connu quand j'étais chef de la rubrique culture au *Matin de Paris*, quelques années avant son élection. À ma surprise, il m'avait choisie pour un entretien à propos d'un de ses livres, plutôt qu'un journaliste politique, alors que je n'avais pas échangé un seul mot avec lui. Je l'avais vu de loin le jour de ma première manif, au début de l'été 1958, sur le pavé de Paris, quand nous protestions contre la prise de pouvoir par le général de Gaulle. Entre 1958 et 1977, rien.

Pourquoi moi ? Sans doute parce que j'étais l'une des rares communistes du *Matin de Paris*, et aussi une femme. Réalisé au siège du Parti socialiste – le vieux siège, cité Malesherbes – cet entretien tissa des liens profonds, aucunement littéraires. À ses yeux, j'étais une journaliste.

Puis il y eut des promenades à pied dans Paris. François Mitterrand me parlait de la mort de ses amis, et ne me faisait signe qu'à ces occasions-là. Quelqu'un était malade, quelqu'un allait mourir. Je garde un souvenir précieux de ces conversations, où le littéraire eût été incongru. Peut-être sentait-il que je ne rendais pas à la littérature le culte officiel qui lui est dû en France, peut-être simplement avions-nous mieux à dire. Peut-être avait-il pressenti que je n'ai aucune peur de la mort, c'est possible.

Il y eut cette étrange balade dans ma voiture en avril 1981, à la sortie d'un meeting de l'Internationale socialiste, après que je me sois endormie dans ma travée et qu'il m'ait réveillée, en riant, sous les flashes. Il allait être élu, il me fit faire un long détour pour passer devant l'Élysée avant de me raconter, comme à tant d'autres, sa guerre, son évasion. Il se ramassait, il se configurait. De littérature, pas question.

L'élection passée, je le vis à de nombreuses reprises, mais j'étais officielle à mon petit niveau, directrice des échanges artistiques au ministère des Affaires étrangères. Cocasses, insolites, nos conversations touchaient à l'administration, à l'État, à la vie privée, au Parti socialiste – comme il était féroce ! –, à la vie du pays, sans rien de littéraire. Je publiais régulièrement des livres, mais ils se partagent, depuis le tout premier, entre essais et romans. Voilà qui n'aidait pas.

Philosophe et romancière, c'est une figure qui n'entre pas dans les catégories françaises, surtout quand il s'agit d'une femme. Au vrai, je ne m'en souciais pas plus que lui.

Je fus donc infiniment surprise quand un jour, il bondit sur moi comme un éclair – je ne vois pas d'autres mots pour qualifier ce mouvement rapide – et me parla de mon dernier roman. C'était un livre intitulé *Pour l'amour de l'Inde*, où je romançais, mais à peine, les douze ans d'amour fou entre Jawaharlal Nehru, Premier ministre de l'Inde libre, et lady Edwina Mountbatten, dernière vice-reine des Indes. Leur amour était né en 1947 à Delhi, à l'automne, pendant les massacres de la Partition.

Que me dit le Président ? – Mais je ne savais pas ! Quelle histoire insensée ! Comment l'avez-vous trouvée ? – Oh, très facilement. Quand on vit en Inde, on entend cela tous les jours. Mais si, je vous assure, tous les jours. On appelle cela en Inde la « did-they-did-they-not question », est-ce qu'ils ont, oui ou non, couché ensemble ? Voilà le grand sujet des conversations.

Pour vérifier que ce n'est pas un ragot ? Il suffit de lire la biographie officielle de Winston Churchill, tout y est. Et c'est un ambassadeur qui me l'a donnée à lire, autant dire que ce n'est pas la révélation du siècle. Mais oui, c'est un roman, parce qu'il n'existe pas de meilleure intrigue que celle qui raconte l'amour entre ennemis. Lui indien, elle anglaise, à l'aube de la décolonisation. C'est *Tristan et Isolde* en Inde au xx^e siècle. Il écoutait, ravi comme un enfant à qui on lit un conte. Ma parole suffisait – par chance, elle s'étaye sur des documents, mais si j'avais menti ? Si j'avais falsifié ? Eh bien, il m'aurait écoutée de la même façon. Il n'était pas question de la littérature, mais il s'agissait de ses pouvoirs. Il ne me parla pas de style ni d'écriture, non, ce qui l'intéressait, c'était l'histoire elle-même, l'amour

entre ennemis, à ce moment précis. Évidemment, il voulut connaître la réponse à la « did-they-did-they-not question ». Je lui donnai celle du roman : oui, tant qu'ils ont pu, car ils n'étaient plus de la première jeunesse. Est-ce qu'il y a eu des témoins ? Eh bien oui, malgré tout. Ah bon ? Dans la chambre ? Pas tout à fait, mais presque. Bref, il était immensément curieux. Un vrai, un bon lecteur de roman populaire, plus attaché à l'intrigue qu'au style. J'étais enchantée de mes pouvoirs, enchantée d'avoir réussi à capter l'attention de ce lecteur particulier, qu'on disait fasciné par l'écriture, les écrivains, la mythologie de la littérature telle qu'elle existe en France, ce vaste et beau théâtre où je n'ai pas envie d'être.

Dans son émerveillement de lecteur qui découvrait, dans le fil de l'Histoire, un amour qui joua un rôle certain dans la Partition entre l'Inde et le Pakistan, il y avait quelque chose de naïf que je lui ai vu à d'autres occasions. Naïf, François Mitterrand ? Le chœur éclate de rire, le chœur ne me croit pas. La doxa veut qu'il ait été florentin, machiavélique, retors et toutes ces sortes de choses, à chaque seconde de sa vie. Tel n'était pas mon Mitterrand à moi. Et ce jour où il se montra si curieux d'une histoire d'amour entre ennemis jurés, il avait la candeur d'un lecteur de romans.

Une fois, une seule, et sans littérature. Simplement le pouvoir du roman. Il m'a fait diantrement plaisir. Car telle est la raison pour laquelle je double la pensée philosophique de ce revers soyeux : pour captiver l'esprit, j'écris des romans. Capturer cet oiseau magnifique, prendre dans mes rets d'écrivain ce grand duc vigilant, je n'aurais jamais cru y parvenir. Quelques années plus tard, notre ultime conversation s'en retourna d'où elle était venue, la maladie, la mort et tout était en ordre. Il se trouve que, comme lui, je crois aux forces de l'esprit, même s'il est séductible par le roman. ■

Au cours de ses deux septennats, François Mitterrand aura prononcé plus de deux mille discours. Pour rendre compte de cette richesse, les éditions sonores *Frémeaux et Associés*, avec le concours de l'*Institut François Mitterrand*, proposent une sélection de ses prises de parole les plus importantes. Elles marquent les temps forts de sa présence sur la scène internationale, elles jalonnent ses prises de position en matière de politique intérieure, elles mettent en relief certains aspects moins connus de ses préoccupations.

Anthologie sonore des discours de François Mitterrand (1981-1995)

Coffret de trois CD disponible
à l'Institut François Mitterrand – 10, rue Charlot – 75003 Paris
26 euros (frais de port compris)

Souvenirs de François Mitterrand

GABRIEL GARCIA MARQUEZ

Écrivain, lauréat du prix Nobel
de littérature 1982

Il y a quelques années, à la fin d'un dîner officiel à la Résidence de France de Mexico, nous fûmes invités par nos hôtes à prendre le café devant la cheminée. C'était une toute petite réunion de quelques Français, à laquelle j'étais convié grâce à l'aimable suggestion de l'invité d'honneur, François Mitterrand. Tranquillement et le sourire aux lèvres, comme toujours, il s'installa dans le fauteuil préféré du maître de maison et nous prîmes tous place autour de lui pour ne pas perdre une miette de ses propos. C'est alors que Mitterrand s'adressa à moi en ces termes :
– Parfait. Parlons donc littérature.

L'ange du désenchantement vint se poser sur le salon. La plupart pensèrent que Mitterrand, homme politique aux ergots acérés, avait eu recours à cet artifice pour éviter la question centrale. Mais, quelques minutes plus tard, nous étions tous sous le charme et fascinés par la sagesse de ce maître qui se promenait avec aisance parmi les grands noms et les éternels infortunes des lettres universelles.

C'est ce jour-là que je le découvris. J'avais fait sa connaissance quelques années plus tôt, Pablo Neruda lui ayant parlé de moi et porté certains de mes livres traduits en français en insistant lourdement sur notre amitié. Lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois, nous avions déjà l'air de très vieux amis. Cependant, je n'avais pas encore pu me débarrasser du préjugé selon lequel Mitterrand était avant tout un homme politique et avait tendance à ne parler que de politique, comme le fait invariablement l'immense majorité des politiques. Ce soir-là, à Mexico, je me suis rendu compte que c'était moi qui étais dans l'erreur et que Mitterrand était bel et bien un homme de lettres, dans le sens révérencieux et légèrement fataliste où seuls les Français l'entendent.

En fait, non seulement Mitterrand était un excellent écrivain, mais encore il faisait partie de ceux qui écrivent tous les jours de leur vie, comme le font les plus grands. Il s'agissait, comme il le disait lui-même, de petites notes fugaces écrites sur des coups de cœur auxquelles il accordait de l'importance pour des raisons qui n'étaient pas toujours les mêmes et qui étaient presque toujours subjectives. Tout écrivain le comprendra parfaitement. Mitterrand le savait et disait : « c'est

une illusion lyrique ». Il le disait certes à juste titre, car ces notes fugaces sont semblables aux vers qui nous traversent parfois l'esprit en songe et nous travaillent pendant notre sommeil, comme s'ils représentaient la quintessence de la poésie. Mais Mitterrand savait, comme tous les écrivains, que c'est de ces minuscules échecs perpétuels qu'est faite la bonne littérature.

Personnellement il me semble que sa vision du monde, au lieu d'être celle d'un politique, était plutôt celle d'un homme brûlant de la fièvre de la littérature. C'était un homme qui s'intéressait à toutes les choses de la vie, même aux plus simples ; et il le faisait avec une passion, un goût et une lucidité qui représentaient sa plus grande vertu. Ces notes nous laisseront une vision de notre temps sans doute beaucoup plus fidèle que ce qu'imaginent ceux qui le lisent à la légère. En bon écrivain qu'il était, Mitterrand devait savoir que les mots qui sont les nôtres nous poursuivent non seulement jusqu'à la mort, mais aussi bien au-delà. Toutefois, également comme tout bon écrivain, il ne craignait pas un tel destin. L'écrivain Mitterrand ne pouvait pas échapper aux petites superstitions qui rendent plus mystérieuse et plus belle la vie de l'homme. La sienne, d'après de nombreuses notes dans ses livres, était la superstition du mois de mai. Le mois des fleurs et des vierges, qui montent au ciel corps et âme, pendant lequel il avait connu le pire et le meilleur.

La dernière fois que je l'ai vu, il venait de présenter sa candidature pour la troisième fois et il m'a fait l'honneur de me convier dans son bureau de la rue de Solferino pour prendre congé. Ce ne fut ni une prémonition ni une illusion, mais une réalité absolument évidente qui fit que, cette fois-là, j'ai eu le sentiment qu'il agissait déjà en Président de la France.

L'impression ne fut pas la même alors qu'il l'était devenu. À six heures de l'après-midi, sous une douce bruine, il traversa seul et à pas mesurés la place du Panthéon, deux roses rouges à la main. Il entra seul dans l'espace glacial du Panthéon. La foule gardait un silence si profond qu'il ne pouvait s'agir que du saisissement inexorable qui vous prend face au mystère insondable de la poésie. Et puis, ce fut une jubilation cataclysmique qui éclata, commençant au Quartier latin et se propageant de proche en proche à toute la ville. Pour la première fois depuis le mai de gloire de 1968, le torrent irrépressible de la jeunesse était dans la rue, mais cette fois-ci il avait débordé ses berges non pas pour désavouer le pouvoir, mais poussé par l'ivresse d'un délire laissant entrevoir qu'une époque heureuse avait commencé. ■

Littérature et politique

par FRANÇOIS MITTERRAND

Discours prononcé à Médan, le 10 octobre 1976 à l'occasion d'une célébration d'Émile Zola. (extraits)

Il m'est arrivé assez souvent de me trouver comme cela, aux commémorations, sur les lieux marqués par le souvenir d'un grand personnage oublié et ceux qui s'y rencontrent – j'en suis – ont parfois quelque chose de désolé : « Voilà, nous sommes les derniers à vous trouver ici. » Mesdames et Messieurs, vous n'êtes pas les premiers mais vous êtes loin d'être les derniers ; il y aura à travers les décennies qui viennent, à travers la fin de ce siècle, d'autres que vous qui célébreront Zola parce qu'il commence tout juste, si on me permet de le dire, à prendre la dimension qui lui revient. Je vous remercie donc vous, et tous les fidèles qui, penchés sur l'œuvre et l'histoire de Zola, ont permis la transition entre l'époque où Zola était en fait rejeté par une certaine littérature et par l'histoire – du moins par une certaine histoire – et aujourd'hui, où il prend le rang qui est le sien et qui le situe, sans aucun doute, dans mon esprit, parmi les plus grands de nos temps modernes. Et me voilà à mon tour, bon lecteur de Zola, sans qu'on puisse ajouter quoi que ce soit à cette simple et modeste définition, affronté par nécessité avant de vous rencontrer, à une relecture, à un examen critique d'un certain nombre de textes, rafraîchissant en somme, dans ma propre connaissance des choses, ce personnage et ses écrits.

Mais comment séparer les choses ? La grandeur de Zola tient au fait que son œuvre littéraire est une œuvre politique, même quand il ne l'a pas voulu, et que son œuvre politique est toujours restée littéraire. (...) Bien entendu chacun connaît « J'accuse », mais connaît-on bien le reste ? Et sait-on qu'après tout Zola, sur le plan simplement de la polémique politique, allait infiniment plus loin et, d'une plume infiniment plus critique (parce que grattant plus profondément, plus loin que le papier, l'esprit de ceux qui le lisaient), beaucoup plus loin que le Barrès de « Leurs figures », à mon avis, surfait ?

C'est donc d'abord l'image d'Émile Zola combattant de l'affaire Dreyfus qui m'a intéressé. Lequel d'entre

nous, de mon âge, né quelques années après ces événements n'a pas été passionné par ce temps, qui a commandé la suite des choses ? Lequel n'a pas compris que cette querelle d'abord étouffée, autour d'un officier Juif, devait diviser chaque famille de France ou presque ? Une sorte de trait décisif, pour une cause ; il en est tant d'autres qui n'arrêtent pas même le passant et tant d'autres aussi importantes. Alors pourquoi celle-là ? Eh bien c'était celle-là, parce qu'elle réunissait pratiquement tous les signes, tous les symboles qui devaient animer, pour la suite des temps, jusqu'à nous tout au moins et sans doute encore un peu après, l'essentiel du combat politique. (...)

« J'avais une vieille idée dans un coin de ma cervelle qui était de dire un beau jour la vérité à tout le monde. » Il y avait déjà dix-huit ans qu'il avait écrit cela, quand paraîtra « J'accuse » le 13 janvier 1898. J'ai souvent réfléchi à l'état d'esprit de cet homme qui désormais coupe les ponts : il ne peut pas ignorer le sort qui l'attend dans le monde des lettres et aussi dans le monde où il aime vivre, après tout.

À travers l'affaire Dreyfus, j'ai essayé de me faire une idée de l'homme dont Blum disait : « Plus je réfléchis, plus je pèse et plus j'admire le Zola de l'Affaire. » J'ai cherché, comme vous tous sans doute, la signification de Zola, romancier ou justicier, dans sa totalité. « J'accuse », c'est un engagement militant, or Zola n'était pas un militant. L'engagement de Zola, c'est l'aboutissement naturel d'une évolution lente, de plus en plus nette à travers l'histoire, à travers l'œuvre immense qu'il avait maçonnée ; mais cette œuvre, il était bien difficile de penser qu'elle aboutirait en termes concrets d'un engagement politique aussi dur, dans une situation, elle-même, aussi tendue. Débats, controverses, problèmes, tribunaux, police, insultes, voilà que nous y sommes : le pas est franchi.

Cette hésitation de Zola m'a toujours étonné. Sur le plan littéraire, bâtisseur et théoricien, il aborde la littérature par le biais d'une certaine forme d'explication scientifique qui s'inspire des écrits de grands médecins, et notamment de Claude Bernard. Il essaie de rechercher un certain nombre de sentiers qui ne laissent pas de place à l'improvisation. Il ouvre à la littérature les portes de la vie sociale par une description qui dépasse et parfois néglige les caractères individuels. Il crée une vie puissante en mouvement comme la lave qui coule ou le torrent, a tout le temps d'examiner chacun des éléments qui la composent.

(...) Sa création, c'était le fleuve, c'était la lave ; et, à travers cela, la révélation de tous les éléments de connaissance pour décrire la société dont les autres ne parlaient pas ou si peu. Une démarche donc aussi scientifique que celle de Littré, aussi romanesque que celle de Sue, éloignée déjà de l'analyse strictement pointilliste d'un Stendhal à travers quelques individus de certaines classes sociales, mais aussi différente, bien que l'on soit déjà plus proche de la façon d'écrire et de procéder d'un Balzac qui, s'il était allé au-delà du monde auquel il s'est intéressé, aurait sans doute construit une œuvre qui eût dépassé, à mon sens, celle de Tolstoï.

Avec Zola, les masses populaires ont fait dans les lettres françaises une entrée fracassante. On dira que Zola n'aime décrire que les bas-fonds, qu'il n'est attiré que par ce qui est pourri, qu'il ne voit que « la poutre vermoulue » ou déjà véreuse, dans une maison qui cependant a une belle pierre. On dira aussi qu'il n'aime que la disgrâce d'un visage, qu'il ne recherche que le vice derrière la beauté d'un couple, la laideur de sentiments ou l'impossibilité qu'il y avait pour les travailleurs, ceux de la mine ou ceux de la campagne,

les cheminots de cette époque, d'être autre chose que les brutes de leur machine ! Sans doute, et j'entends fort bien la distinction établie entre les réalistes et les naturalistes. Mais, à travers l'œuvre de Zola, que de pages enchanteresses, que de lumière, que de beauté, que de douceur, que de personnages, soit allégés parce qu'ils sont portés par une âme légère, soit significatifs du malheur et opposant à ce malheur le sourire de l'adolescence. Que d'amours éprouvées simplement parce que deux doigts s'étreignent en marchant le long d'un chemin ! Est-il nécessaire de retrouver Zola pour reconnaître en lui, parfois, un romantique attardé ? (...)

Je salue cet ouvrier de vérité, ce croyant des hommes et de la nature. Il accompagne notre certitude d'une ronde immense d'hommes et de femmes qui seront joyeux, « quand même », joyeux, parce qu'il y a, en perspective, pour un temps dont on ne connaît pas le calendrier, l'épanouissement et la libération. L'Homme dans son éternité, l'Homme dans l'éternité de ses besoins profonds, le besoin de la connaissance, le besoin du repos en soi-même, dans la paix retrouvée, et le besoin du cœur. ■

Un archipel de bibliothèques

Le livre ancien est une évasion bien connue de l'entourage du Président. Il collectionne les éditions rares ou anciennes de ses écrivains préférés. Sa femme a appris l'art de la reliure dans les premières années de leur mariage : « C'était tout de suite après la guerre (...). Je me suis intéressée d'abord aux instruments du maître relieur. Il y avait un magasin devant lequel je passais souvent. Un jour j'y suis entrée, j'ai acheté un manuel, les instruments de base. Puis j'ai demandé au relieur s'il connaissait quelqu'un qui pouvait m'apprendre... et je suis entrée dans le milieu de la reliure comme ça. La reliure d'art, c'est un milieu très spécifique. Pendant vingt ans j'ai vécu dans ce milieu-là, je me suis intéressée, et j'ai fait quelques belles choses. J'ai relié beaucoup de livres pour François. Lorsque je me suis arrêtée en 1981, il a continué à faire relire. Il aimait le texte, et il aimait que le texte soit bien enveloppé. » Après acquisition, l'objet livre intègre la bibliothèque présidentielle... Il

serait plus juste de dire « les bibliothèques ». Distinguons trois sites : Latche, la rue de Bièvre et l'Élysée. À Latche Mitterrand entretient notamment la collection complète du Livre de Poche, ainsi que de nombreuses éditions Pléiade de ses auteurs favoris. Après l'élection de 1981, la rue de Bièvre est réservée aux vieux livres et aux livres favoris. L'accès à ces deux bibliothèques « intimes » est réservé aux proches. Jean Glavany les décrit ainsi : « Rue de Bièvre (j'ai connu François Mitterrand début 1979) il m'avait convoqué, dans son petit "poulailler", son bureau sous les combles, envahi par les livres, posés à même le sol, etc. ; il vivait parmi les livres, une invasion permanente. Il a décidé assez vite de faire descendre des centaines et des milliers de livres à Latche, dont des poches, des livres qui n'avaient pas grande valeur, pour lesquels il a construit deux chalets de bois mis sous les pins, pour le stockage. Et ensuite à Paris, dans les dernières années, il a fait construire une bibliothèque par un de mes amis

personnels. » Dans ces bibliothèques, le classement est l'affaire du Président et de lui seul. Son épouse raconte que, jusqu'à la fin de sa vie, il rédigeait lui-même de petites fiches cartonnées pour ses ouvrages préférés. De son côté, la bibliothèque « officielle » de l'Élysée accueille les « beaux livres » et les services de presse. Cette pièce du palais présidentiel est un véritable musée du livre, composé par le designer Philippe Starck : « Des sièges spartiates, une table, des rayonnages bas pour les livres que le Président a apportés : les Mémoires de Saint-Simon, tout Racine et tout Cicéron, notamment. Des rayonnages pour les livres et une cheminée, c'étaient aussi les seules exigences du chef de l'État pour la pièce qui communique avec cette bibliothèque : sa chambre, confiée à Jean-Michel Wilmotte. Paisibles, les tons des murs, des meubles, du bois blanchi, du granit et de la pierre grattée. » Des livres, on en trouve encore dans la chambre, dont les murs sont couverts de rayonnages du sol au plafond.

Lectures autour du dixième anniversaire

Le 17 mai 1995, François Mitterrand achevait son deuxième mandat.

Quelques mois plus tard, le 8 janvier 1996, il était emporté par la maladie.

À l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, les éditeurs proposent une

trentaine de livres consacrés à divers aspects de sa vie. Nous avons retenu

pour nos lecteurs les ouvrages les plus dignes d'intérêt.

C'était François Mitterrand

JACQUES ATTALI

Témoin privilégié de l'action politique de François Mitterrand à partir de 1966, Jacques Attali raconte ce que fut la dizaine d'années qu'il a passé à ses côtés à l'Élysée. Il étudie la portée de ce que furent les deux septennats et nous en propose une analyse nuancée et critique.

Fayard, 2005

Mitterrand : ombres et lumière

ÉRIC HALPHEN

Vingt-cinq ans après l'accession de François Mitterrand à la présidence de la République, l'ancien juge est à la fois critique et admiratif.

Scali, 2005

Trente ans avec François Mitterrand

LOUIS MEXANDEAU

L'ancien ministre livre les souvenirs d'une collaboration de près de trente ans avec François Mitterrand. Des anecdotes et des souvenirs.

Le Cherche Midi, 2005

Mitterrand et la réunification allemande

TILO SCHABERT

Contrairement à une idée couramment répandue, François Mitterrand ne s'est nullement opposé à la réunification de l'Allemagne, et a entrevu cet événement avant même que d'autres le jugent possible, dans le contexte bien plus large d'une unification de l'Europe.

C'est ce que montre avec brio l'universitaire allemand Tilo Schabert, dans un livre fondé sur des enquêtes détaillées et des interviews des acteurs de l'époque.

Grasset, 2005

Mitterrand, la fin de la guerre froide et l'unification allemande : de Yalta à Maastricht

FRÉDÉRIC BOZO

C'est à une étude de la diplomatie française des années 1980-1990 que nous convie l'historien Frédéric Bozo. Il analyse finement le rôle de la politique de François Mitterrand dans l'émancipation de l'Europe de l'Est, l'unification allemande et la désagrégation de l'URSS.

Odile Jacob, 2005

Mitterrand et la Palestine

JEAN-PIERRE FILIU

La découverte par François Mitterrand, en 1972, de la misère des camps de réfugiés de Gaza, suivie d'une première rencontre, en 1974, avec Yasser Arafat. Cet ouvrage subtil nous décrit également les réactions de François Mitterrand face au conflit libanais et sa tentative pour prévenir le massacre de Tall el-Zaatar en 1976.

Fayard, 2005

Les Socialistes.

Aux portes du pouvoir (tome I : 1974-1981)

FRANÇOISE SELIGMANN

Chronique engagée des années 1974 à 1981 : la conquête du pouvoir par François Mitterrand à la tête du Parti socialiste. L'auteur nous propose de nombreux portraits de ceux qui furent alors au cœur de l'action et nous entraîne dans les coulisses de ce qui fut l'aventure d'une génération.

Éditions Michalon, 2005

Profession de foi

CHARLES FITERMAN

Pendant plus de vingt ans, Charles Fiterman a été un dirigeant du Parti communiste français, numéro deux derrière Georges Marchais. Ministre d'État dans le gouvernement de Pierre Mauroy de 1981 à 1984, il nous livre un témoignage sans complaisance sur cette période cruciale de l'histoire de la gauche.

Seuil, 2005

Les Mondes de François Mitterrand

HUBERT VÉDRINE

Livre de référence, précis et documenté, l'ouvrage d'Hubert Védrine est la chronique politique et diplomatique d'une décennie et demie qui a vu basculer dans le passé le monde issu de 1945 et commencer celui où nous vivons aujourd'hui.

Fayard, rééditions

François Mitterrand : souvenirs d'un fidèle

PIERRE JOXE

À partir de 1965, Pierre Joxe a été de toutes ses équipes de campagne. Plusieurs fois ministre, ce témoin du premier rang évoque ses tête-à-tête, ses voyages et son intimité avec François Mitterrand.

P. Rey,

à paraître le 6 janvier 2006

François Mitterrand et la Bourgogne : l'irrésistible ascension

JACQUES BOUCAUD,
préface de HUBERT VÉDRINE

À travers une série de témoignages puisés directement à la source, l'auteur nous fait comprendre l'attachement de François Mitterrand aux hommes et aux femmes de cette région où il a commencé sa carrière politique.

A Contrario, 2005

François Mitterrand, le dernier des Capétiens

GUY GAUTHIER

Guy Gauthier, magistrat et historien, nous propose dans cet ouvrage une nouvelle lecture de la vie et de l'action de François Mitterrand à la lumière de la tradition monarchique millénaire de la France.

France-Empire, 2005

François Mitterrand,

« Tenez-vous prêt, nous partons ! »

Photographies de
CLAUDE AZOULAY,
préface de JEAN LACOUTURE

Ce départ annoncé sans la moindre émotion est celui de François Mitterrand vers Sarajevo en guerre, en 1992.

Filipacchi, 2005

François Mitterrand, le dessein et le destin

HUBERT VÉDRINE

Biographie synthétique de François Mitterrand de sa naissance, en 1916, à sa mort, en 1996. L'auteur nous fait parcourir pas à pas ce destin exceptionnel : sa jeunesse, sa captivité en Allemagne, Vichy, la Résistance, la Libération, la IV^e et la V^e République, jusqu'à son accession à la présidence de la République et l'exercice de ses deux mandats successifs.

*Collection Découvertes
Gallimard, à paraître
le 5 janvier 2006*

Commémoration à Jarnac

À l'occasion du 10^e anniversaire de la disparition de François Mitterrand, l'association « Espace Culturel François Mitterrand à Jarnac » et l'association nouvellement créée « Maison natale de François Mitterrand à Jarnac » organisent **le samedi 7 et le dimanche 8 janvier 2006** en liaison avec la ville de Jarnac et l'Institut François Mitterrand plusieurs manifestations commémoratives auxquelles vous êtes conviés à participer.

PROGRAMME

SAMEDI 7 JANVIER

- **18H00** : Conférence de Jean Glavany, député des Hautes-Pyrénées, ancien chef de cabinet de François Mitterrand, ancien ministre, à la salle polyvalente de Jarnac

DIMANCHE 8 JANVIER

- **10H45** : Commémoration et dépôt de gerbes au cimetière des Grand Maisons
- **11H30** : Visite de la maison natale et de l'exposition organisée par l'Institut François Mitterrand
- **13H00** : Repas amical, salle polyvalente de Jarnac
- **15H30** : Visite de la maison natale et de l'exposition

COUPON-RÉPONSE POUR LE REPAS

À retourner avant **le 20 décembre 2005**
à Madame Georgette BLANC
Le Picergent 16200 SIGOGNE

Nom

.....
.....

Prénom

.....

Demeurant

.....
.....

Assistera au **repas amical** organisé par l'Association Espace Culturel François Mitterrand à la salle polyvalente de Jarnac.

Joindre un chèque de 20 euros par convive, libellé à l'ordre de l'AECFM.

La Lettre est éditée
par l'Institut François Mitterrand
10, rue Charlot – 75003 Paris
Tél. : 01 44 54 53 93
Fax : 01 44 54 53 99

Courriel : ifm@mitterrand.org
Site : www.mitterrand.org

REVUE TRIMESTRIELLE
Directeur de la publication :
Hubert Védrine
Secrétaire de rédaction :
Jean-François Huchet
Maquette :
Baylaucq & Co

Imprimerie centrale de Bordeaux
Dépôt légal : mars 2005

Numéro de commission paritaire :
0704 G 82038
ISSN 1634-4510

ABONNEZ-VOUS À LA LETTRE DE L'INSTITUT FRANÇOIS MITTERRAND (4 n° par an)

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

Téléphone.....

Courriel.....

Abonnement 1 an - 20 euros (chèque à l'ordre de l'Institut François Mitterrand).

Date

Signature

CE FORMULAIRE, REMPLI ET ACCOMPAGNÉ DU RÈGLEMENT (À L'ORDRE DE L'IFM),
EST À ADRESSER 10, RUE CHARLOT – 75003 PARIS. IL EST ÉGALEMENT, AINSI QUE TOUTES
LES INFORMATIONS SUR L'IFM, EN LIGNE SUR MITTERRAND.ORG